

## L'oiseau et le prisonnier

Je suis dans le métro, j'écris au dos de Haïkus. En face de moi, un Japonais me scrute, pas longtemps, il descend. Cette journée d'octobre, ce soleil, j'aurais aimé en profiter mais non. Je rentre, ligne 4, Gare du Nord, en Picardie. Le train de 16h19.

J'aurais pu rendre visite à la grand-mère dans sa maison de retraite.

Après tout, je suis libre. Mais non.

Avec Isabelle ma collègue nous nous sommes partagé le boulot, c'est son premier jour à l'assaut des libraires... Moi j'avais rendez-vous dans un cinéma près du Luxembourg pour l'avant-première de « Ne me libérez pas, je m'en charge », long métrage documentaire de Fabienne Godet sur Michel Vaujour, l'évadé multirécidiviste. Les prisonniers, la prison, encore. Hubert Grall était déjà là, une chance qu'il soit à Paris : pour un ex-taulard, Michel Vaujour c'est un peu Sœur Emmanuelle. Nous sommes accueillis par Marie-Capucine de la *boîtedeprod*...

Le film commence par un très gros et long plan des yeux bleus de Michel. Tellement serré entre des bandes noires que je pense à mon atelier de mardi dernier, à l'exercice proposé : **la contrainte du prisonnier**. Ecrire avec des lettres basses seulement. *Commencer par les verbes* je leur dit. *Verbes je veux dire !* Puis continuez par les parties du corps (il y en a plein, tout ce qui peut se faufiler entre des barreaux, sans hampes ni jambages : *seins, reins, cerveau, cœur, cuisses, veines, cou, mains, neurones, sexe...*). Les iris de Vaujour. Dans les yeux penchés, mi-clos, fermés, un paysage qui alterne avec des paysages défilant à toute vitesse, des champs givrés filmés du train comme en Picardie. Gare du Nord, c'est la prochaine...

J'aimerais revoir le film, quand il parle des oiseaux qu'il élevait, jeune. Je pense aux deux femmes qu'il a réussi à convaincre de tenter de le libérer - alors que ses potes (sauf Gilles...) l'avaient laissé tomber. Jamila est arrivée dans sa vie, a écopé de 7 ans à cause de l'évasion ratée. Et leur amour tient.

J'attends à la sortie de pouvoir lui parler. A l'écran il dit ne jamais pleurer alors que la caméra filme lentement une goutte qui tombe sur sa joue. J'ai beaucoup aimé sa mère, très vieille et énergique. Elle n'est pas allée beaucoup le voir en prison. Et son père, pas du tout. Mais sa sœur, en revanche, oui. (La violence de volcan de la sœur est magnifique, la caméra se garde de la filmer trop... comme si elle en avait peur). En attendant de pouvoir parler à Michel, je demande à Hubert de lui dédicacer son livre *J'ai tutoyé des assassins*. Pendant ce temps, je serre la main d'une grande femme aux yeux bleus, bonjour Florence (Aubenas, je l'ai reconnue, même si je n'ai pas la télé) qui parle avec le producteur du film qui me glisse : « Il y a un autre éditeur, 12000 exemplaires son dernier livre, beaucoup de pub » Je m'en doutais ! Je m'étonne même d'être là, qu'ils m'aient fait venir. Qu'importe.

Enfin, Michel. Sa main qui me serre très fort, les yeux dans les miens. Hubert lui offre son livre et moi je lui demande s'il connaît les Haïkus... Ces petits poème si courts et denses : oui, il connaît. Je lui offre un exemplaire *du Bleu du martin-pêcheur*. Ah, des oiseaux ! Exactement ce qu'il aime... Rien que pour moi il imite les mésanges qu'il appelait de sa cellule. Ce chant irrésistible. Ses onomatopées m'avaient déjà frappée pendant le film... Avec ses sons-là, avec ce chant-là (les oiseaux mais aussi les verrous les chaînes les coups) je comprends que des femmes aient tout risqué pour lui.

Je lui dis que ce que j'ai aimé le plus est dans la lettre qu'il avait écrite à Fabienne avant de réaliser le film : *mon vrai combat... le moment présent... car la vraie prison...* La vraie prison — il cogne ma tête comme on frappe à une porte : la vraie prison est là. Je lui dis Je sais.

Le train défile, très belles scènes de Michel avec, dans le reflet de la vitre, des images de son passé. Les yeux qu'il lève au ciel quand il entend une lourde condamnation, il est jeune et beau. J'ai un projet depuis toujours avec un prisonnier et un oiseau. Ce poème espagnol anonyme du XVIème siècle, le seul que je connaisse par cœur m'inspire. L'oiseau apporte les images de l'extérieur au prisonnier, il est tout pour lui jusqu'à la fin terrible. *Que por mayo era por mayo, cuando hace la calor...*

Je pense que le haïku est une fenêtre sur la vie, exactement comme l'oiseau pour le prisonnier.

Dans le film aussi : scènes émouvantes dans un marais où l'ex prisonnier et un ami guettent au lever du jour. Passe un très beau renard et j'ai peur que le film bascule. Heureusement : non. L'homme n'est pas devenu un prédateur pour l'animal. Le passage du renard apaise, c'est le chaînant manquant de l'innocence.

Je ne suis pas allée voir la grand mère...

Dans sa maison de retraite, elle est prisonnière à sa façon. Michel disait que les cadeaux de l'extérieur lui crevaient le cœur : À la bouffe faite maison surtout, avec son ingrédient si spécial d'*amour*, il préférerait *rien du tout*. Pour ne pas s'arracher à sa concentration.

Et moi, j'ai préféré écrire tout de suite et je ne suis pas allée voir la recluse.

Rentrer vite pour écrire dans le train qui défile comme à l'écran, la belle excuse.

Chaque participant à mon atelier de mardi devait dire ce qu'écrire est pour lui.

Ecrire est une libération.